

## Chapitre I

# La conférence des ambassadeurs

### 1

Cette année-là, profitant de l'été, Lami était venu rendre visite à Gabriel, son frère, alors en poste en Thaïlande. Il n'était arrivé que depuis quelques jours quand Gabriel dut se rendre à Paris pour assister à une conférence. Lami qui allait se retrouver seul avec Laure, l'épouse de Gabriel, et leur fille Vanessa, se sentait mal à son aise.

Gabriel arriva à l'aéroport vingt-cinq minutes avant le décollage du vol d'Air France. Le chef d'escale l'accompagna à son siège. Le temps de se mettre en pyjama, de s'asseoir et de boucler sa ceinture, hop ! on fermait la porte de l'appareil et on se préparait à décoller.

Il s'assoupit rapidement. Quittant Bangkok en fin de soirée, il arriverait à Charles-de-Gaulle au petit matin, vers six heures. Après cette bonne nuit de sommeil, il se sentirait reposé. Le temps de sauter dans un taxi et, en quarante minutes, il serait rendu à l'hôtel. L'heure matinale permettrait d'éviter les encombrements de la rentrée sur Paris. De plus, à cette heure, les chauffeurs de

taxi, à moitié réveillés, certains cuvant encore leur vin de la veille, ne sont pas bavards et l'on échappe aux longues diatribes contre les mauvais conducteurs, les taxes et les impôts. Après la pagaille et la cacophonie de Bangkok, la vue de la campagne française, coquette sous la rosée de l'aurore, enchantait l'œil, et l'air vif, après des mois de moiteur tropicale, donnait un coup de fouet à l'organisme.

« Le métier de diplomate ne permet pas de devenir riche, avait expliqué un jour Gabriel à son frère, mais à partir d'un certain niveau, celui d'ambassadeur auquel je suis parvenu, on a accès à un confort normalement réservé aux riches : voyages en première classe, résidences agréables, quelquefois uniques par leur décor, comme cette grande résidence de style colonial 1900 au bord du Chao Praya, personnel de maison au complet, voiture de prestige avec chauffeur. Nous ne sommes certainement pas à plaindre... »

Pour Gabriel, qui était né en province, dans une famille tombée en deux générations de la grande bourgeoisie à la petite, il y avait dans la jouissance de ce confort un goût de revanche. Après avoir dû affronter la morgue et la condescendance de l'élite parisienne, il pouvait faire mine d'en être tout en refusant au fond de lui-même de pactiser avec elle et de renier ses origines modestes.

## 2

M... ! Contrairement à son attente, le ciel d'Île-de-France était gris ce matin-là et il tombait une pluie fine sur Paris. Le chauffeur de taxi, excité par l'annonce à la radio d'une nouvelle fermeture d'usine, se révéla bavard. Toujours somnolent, Gabriel apprit ainsi que son interlocuteur, ancien cadre supérieur d'une

entreprise de sondages, avait été licencié, il y avait de cela plus de trois ans ; et dans la foulée, il eut droit à une longue plainte sur le coût de la vie, le chômage, etc. Gabriel, tassé dans le fond de la voiture, faisait semblant de suivre l'exposé en émettant des grognements réguliers. Il avait plus que jamais hâte d'arriver à son hôtel.

Depuis plusieurs années maintenant, il descendait au Nikko, quai de Grenelle, dont il appréciait l'ambiance japonaise. Il avait quitté le Japon depuis plus de dix ans, mais la nostalgie de ce pays demeurait vivace en lui. Et les hôtesses de Japan Airlines descendaient aussi au Nikko. Comment se lasser de la compagnie de ces jeunes femmes élégantes, aux cheveux d'un noir de jais, à la peau d'une blancheur d'ivoire, au corps frêle et au rire cristallin que, jeune marié, il avait dû se borner à caresser des yeux à Tokyo ?

Il ne s'était pas trompé de beaucoup : il fallut cinquante minutes pour arriver à l'hôtel. Bien qu'il fût encore tôt, le grand salon du rez-de-chaussée réservé à Japan Airlines était déjà rempli d'un essaim d'hôtesses jolies et fraîches. Il sentit comme un titillement chaud entre les jambes. Il apprécia ce signe de vitalité, inattendu à huit heures du matin. Il prit l'escalier mécanique qui menait au premier étage où se trouvaient le lobby, le bar et la réception. Sa suite était bien réservée. Il y monta après avoir attrapé au passage le *Financial Times*, *Le Figaro* et le *Wall Street Journal*. Il n'avait rien de prévu jusqu'à l'après-midi, dix-sept heures trente. La vue l'enchantait : le ciel toujours couvert, de cette couleur gorge-de-pigeon unique à Paris ; en bas, la Seine d'un gris plus profond scintillant sous les quelques rayons de soleil qui parvenaient à percer le plafond nuageux ; la Maison de la radio en face, la Défense, le Mont-Valérien là-bas, à l'horizon.

Le temps de défaire sa valise, de prendre une douche et il s'étendit sur le lit pour passer sans tarder un coup de fil à sa mère. À ce moment-là, il imaginait la dame âgée dans la chambrette

de sa maison de village à Saint-Rémy-de-Provence, cette petite pièce qui ressemblait, dans son dépouillement, à la cellule d'une nonne. Le balcon donnait sur un petit jardin clos où l'on dînait en famille les soirs d'été, au milieu des plantes odorantes qui rappelaient la garrigue, les lavandes, le thym, le romarin, et de quelques touffes de fleurs, glycines et autres.

— Et ton frère comment va-t-il ? J'espère qu'il ne fait pas trop de folies à Bangkok...

— Mais non, maman, je t'assure que Paul est raisonnable.

Paul était le prénom de Lami, mais comme beaucoup d'artistes, il se présentait sous son seul nom de famille.

— Mais, toi, maman, comment vas-tu ?

— Je vais bien. Enfin, disons que pour mon âge, je n'ai pas trop à me plaindre.

— Et comment va Elzéard, ton frère, le riche, le flamboyant ? Toujours aussi près de ses sous ?

— Que veux-tu, mon beau, c'est la vie... On ne choisit pas les siens et puis, cela ne sert à rien de remuer le passé.

Elzéard de Roquemaure était le frère aîné de Marie. Gabriel soupira : « Sans doute les Lami ont-ils eu, eux aussi, leur compte de déboires, mais au moins, ils se sont toujours serré les coudes, tandis que du côté des Roquemaure, c'est une autre paire de manches ! Quelle famille ! » Il secoua la tête comme pour chasser de mauvais souvenirs. Marie poursuivait :

— Et ta femme, mon chéri, comment va Laure ? Et Vanessa, ma petite-fille ?

— Elles vont bien. Vanessa est contente du lycée et elle a eu de très bonnes notes. Tu sais qu'elle rentre en seconde...

Marie avait tout de suite aimé Laure. La différence d'âge l'avait inquiétée au début : à l'époque du mariage, elle n'avait que dix-neuf ans, soit vingt ans de moins que son mari. Elle s'était sentie embarrassée aussi, il faut le dire, par l'écart de leur statut social. Les Lami avaient joui longtemps d'une fortune enviable, mais

elle avait fondu au cours des années trente. Les Kolanowski avaient beau avoir perdu, eux aussi, l'essentiel de leur fortune en 1945, après la saisie de leurs domaines par les communistes et leur exil forcé en France, la famille n'en demeurait pas moins, encore aujourd'hui, apparemment très à l'aise et fière de son appartenance à la vieille aristocratie polonaise. Mais Laure, élevée par les bonnes sœurs du couvent des Fleurs, à Villeneuve-lès-Avignon, avait su faire oublier ces différences par sa modestie et sa candeur.

Elle était aussi d'une grande beauté : sa peau d'une blancheur de lait, sa chevelure blonde aux reflets vieil or et ses yeux d'un bleu de Delft lui donnaient des airs de petite marquise de Watteau. Gabriel, alors en poste au Japon et de passage pour les vacances d'été, était tombé amoureux fou de la jeune fille dès leur première rencontre. Lami avait été le responsable involontaire de leur histoire. Comment aurait-il pu se douter alors que leur destin à tous dépendrait de ce simple geste « innocent » comme l'on dit ? Il ne savait pas alors qu'il n'y a pas de geste innocent : nous agissons et nous sommes responsables de nos actes, que rien ni personne jamais ne pourra venir effacer. Gabriel avait épousé Laure, à la surprise générale, trois semaines plus tard. Il faut dire que, après avoir consacré sa jeunesse à des études longues et difficiles et son jeune âge adulte au travail, il n'avait que peu d'expérience des femmes.

Gabriel prit congé de Marie pour passer un second coup de téléphone. Il appela Aurélie de Lulle. Il l'avait aimée passionnément, une vingtaine d'années plus tôt, mais leur idylle s'était terminée lorsqu'elle avait dû épouser Gonzague, un jeune banquier plein d'avenir ; ils avaient trois enfants maintenant. Gabriel se faisait un devoir de la saluer à chacun de ses passages à Paris. La revoir, ne serait-ce qu'un court moment, lui réchauffait le cœur.